

L'ISLAM MONUMENTAL DANS L'INDE DU NORD

(PREMIER ARTICLE)

I

LE VIEUX DELHI — FUTTEHPORE - SIKRI

L'Islam a vécu sans doute ses beaux jours. Il avait commencé de mourir sous ses étendards immobiles. Sa loi d'éternelle aventure, fondée sur l'instinct nomade de ses premiers fervents, admirablement exploité et stimulé par le Prophète, lui faisait du mouvement une nécessité vitale. Prodigieuse machine de guerre, que le repos devait rouiller, et qui dresse encore sa silhouette tragique, sans menace désormais.

Les invasions eurent leurs étapes où, après les saintes fatigues de la victoire, les conquérants fondèrent un empire et une civilisation. Ces étapes furent Bagdad, Constantinople, Grenade, Delhi. Là, parmi les loisirs somptueux de la puissance, les prestiges quasi divins qui les entouraient, les dangers même qui redoublaient le prix de l'heure brève, la fantaisie prévenue et la passion comblée, les empereurs mulsumans réalisèrent quelques formes supérieures

de l'orgueil et de la volupté. C'est surtout aux deux extrémités de l'Islam, en Espagne et aux Indes, que demeurent les témoignages monumentaux d'une grandeur consacrée et absoute par des œuvres de beauté. L'Alhambra de Grenade et le Tâj d'Agra fixent le génie musulman, à cette date exquise d'une civilisation où elle prend conscience d'elle-même, c'est-à-dire doute, sent faiblir sa foi dans l'idée et se courbe pour étreindre la vie, avec tout l'élan de la passion douloureuse. Auparavant, la mosquée, le *minar*, la porte triomphale, avaient proclamé la croyance et la fierté des ancêtres en merveilles architecturales comme la Giralda de Séville, la tour du Kutab à Delhi, ou l'arc de triomphe de Futtehpore-Sikri.

L'Inde montre une richesse sans égale en monuments d'architecture musulmane à toutes les époques. Chaque invasion, pour ainsi dire, apportait son style, depuis les premières hordes du ix^e et du xi^e siècle jusqu'à la conquête des descendants de Timour, dont les derniers héritiers directs tombaient, plus de trois siècles après, en 1857, exécutés à Delhi de la main d'un officier anglais. On a contesté l'originalité de ces styles, et il n'est pas douteux que les influences persanes et arabes n'y dominent. Mais cette originalité n'est discutable qu'au point de vue indien. Il n'en reste pas moins hors de doute que ni les temples isolés de Constantinople et de Brousse, ni ceux de Jérusalem, du Caire ou de Samarkand, ne dépassent les mosquées de Delhi, de Lahore et d'Agra. Quant aux palais, ceux d'Akbar et de Shah-Jehan n'ont de rivaux que dans l'Espagne moresque, car, aux bords du Bosphore, de l'Euphrate ou du Nil, les demeures des califes disparus ont mêlé leurs plâtras aux cendres de leurs maîtres. En outre, quelle tombe musulmane se compare au Tâj, et, malgré la prédominance des influences hindoues, quel modèle plus complet de cité royale peut offrir le monde mahométan que Futtehpore-Sikri, cette Pompéï dont la catastrophe fut le dédain de son créateur? Enfin, ce cimetière de villes qu'est la campagne de Delhi, semée des ruines de douze cités, dont quelques-unes furent les capitales d'un empire égal à celui de Rome, présente à lui seul toute la variété des styles, depuis l'exubérance fanatique des premiers Afghans jusqu'à la sérénité orthodoxe de ce style pathan, qu'on a justement appelé « un des styles d'architecture complets du monde », et jusqu'à la grâce mélancolique des ouvrages de Shah-Jehan. De même, Athènes joint la rude majesté dorique du Théséion aux élégances ioniennes du temple d'Érechtée.

Ce prétendu manque d'originalité, signalé en particulier par

M. Maurice Maindron dans son ouvrage, d'ailleurs si remarquable, *L'Art indien*, pourrait être regardé comme justement une séduction de plus. Trois races se touchent dans cet art complexe : les Arabes, les Persans, les Hindous. Rien de plus émouvant que ce contact pris par l'élite de groupes humains jusqu'alors étrangers, et pris dans l'émotion et l'expression de la beauté, surtout si cette émotion se traduit en œuvres définitives. On éprouve quelque chose d'analogue à voir, parmi les incrustations du Tâj, se dessiner un motif ornemental de la Renaissance, ou, sur un chapiteau exhumé dans le nord du Punjab, fleurir l'immortelle acanthe. Sensation artistique, et de l'ordre le plus pur, car il s'y mêle de la pensée. On y devine obscurément l'humanité préluant aux paix futures, aux jours d'intelligence réciproque qu'il faut rêver en attendant l'amour; on y pressent la beauté ouvrière du prodige par le rapprochement des élites, puis des foules; de nobles perspectives y ondoient vers l'infini.

Michelet s'en rend compte lorsqu'il écrit, dans la *Bible de l'Humanité*, à la fin de l'histoire de Firdousi, le grand poète national persan, honoré puis méconnu par Mahmoud de Ghazni, premier conquérant musulman de l'Inde : « Ceci est-ce une digression? Un lecteur étourdi serait bien tenté de le dire. Eh bien, tout au contraire, c'est le fond du sujet, c'est l'âme. Cette âme de la Perse... revient obstinément, trois mille ans après Zoroastre, et, contre toute attente, elle avive l'esprit musulman, l'inonde de sa bonté féconde et de sa riche inspiration. » Qu'aurait-il ajouté devant cette union de l'âme aryenne ancestrale et du jeune Islam, opérée au sein profond de l'hindouisme, ennoblie de sa gravité séculaire et de son mystère métaphysique, manifestée en esprit et en monuments sous la forme la plus complète dans l'éclectisme magnanime d'un Akbar!

Nous connaissons très mal ces œuvres d'un art disparu, comparables aux plus belles de l'Occident, avec, en plus, le mystère de l'âme étrangère qui est la leur, car les races des hommes n'ont encore vraiment de communes que leurs fatalités. Devant ces monuments, notre émotion esthétique n'a pas su se dégager franchement de la curiosité oisive du touriste. Bibelots sublimes, vus trop vite pour être véritablement aimés. Nous voudrions, sans autre compétence que celle d'un touriste moins pressé peut-être que la plupart, essayer de rendre justice à des merveilles que l'élite même ignore, et hommage à la révélation d'une beauté neuve, d'un idéal très différent de notre idéal grec, nourri à d'autres sources,

accessible pourtant, en une certaine mesure; à nos imaginations, à cause des influences aryennes qu'il a subies et de son origine sémitique commune avec celle du système religieux dont la morale demeure nôtre, sinon le dogme : l'idéal du Touran, oserions-nous dire, stimulé par le génie arabe et pénétré par celui d'Iran.

* . *

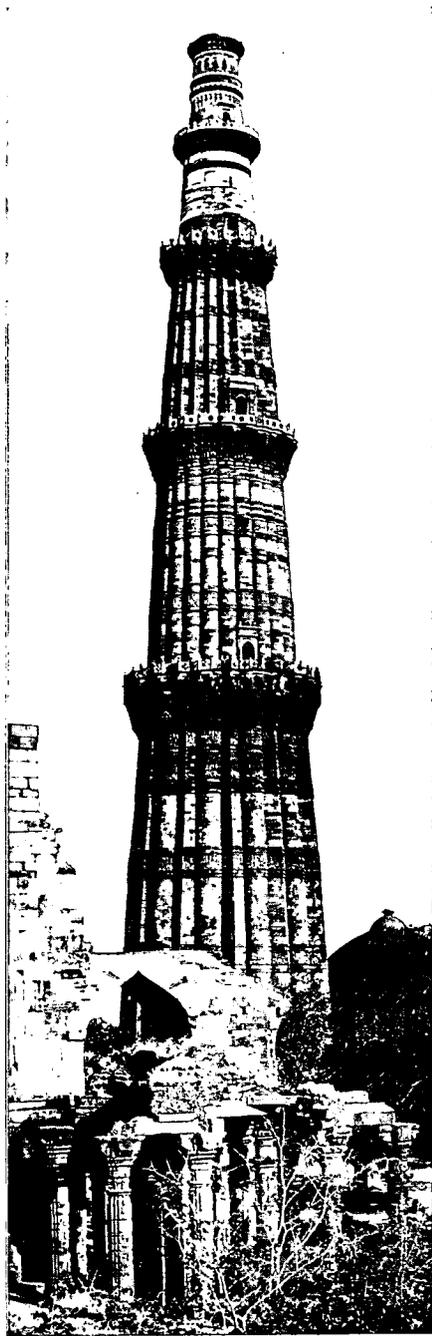
L'invasion musulmane se produisit d'abord, dans la fougue du premier élan, par la voie la plus courte, la mer. Quinze ans après la mort du Prophète, les premiers mahométans débarquent sur la côte de Bombay. Effort trop rapide, mal soutenu. Moins de deux siècles plus tard, en d'obscurés vicissitudes, l'empire éphémère de l'Islam sur le Bas-Indus passait au rang de souvenir. Puis, pendant huit cents ans, l'Asie centrale, immense réservoir de races, déverse périodiquement ses hordes sur l'Inde, par le chemin séculaire des envahisseurs, cette passe de Khyber, où l'Angleterre a multiplié les défenses de l'art militaire moderne. Ce flot humain, incessamment accru, s'épanche irrésistible soit vers le sud, et c'est Muhammad de Ghor et Tamerlan, soit vers l'ouest, et ce sont les Turcs, les Huns, les Tartares — Attila et Gengis Khan.

En 1193, Muhammad, de la maison de Ghor, en Afghanistan, fonda sur Delhi et Ajmere à la faveur de dissensions entre les chefs rajpoutes, s'en empara. Il établit comme vice-roi à Delhi un de ses lieutenants, Kutab-ud-din, esclave de naissance, qui, à la mort de son maître, se proclama souverain d'Hindoustan. Au lendemain de la conquête jaillissent du sol la mosquée de Kutb-ul-Islam, celle d'Ajmer et, probablement, le monument qui exprime le mieux au monde l'orgueil et l'ivresse de la victoire, le Kutab-Minar.

Cette tour triomphale de quatre-vingts mètres de hauteur, dont le nom rappelle celui de son fondateur et signifie aussi Étoile Polaire, s'élève à l'angle extérieur de la mosquée de Kutb-ul-Islam, sur l'emplacement même de la ville hindoue du roi Prithwi-Raj, impitoyablement rasée par les vainqueurs. Sa beauté, son prestige, son air d'être bâtie pour y clouer les trophées d'une domination impérisable, l'ont fait revendiquer par les Hindous. Une légende prétend que Prithwi-Raj l'éleva afin que sa fille, du sommet, pût apercevoir la Jumna. Rien ne corrobore une pareille hypothèse. J'ai visité le plus célèbre des monuments analogues construits par des Hindous : la tour de Chittore. Bâties l'une et l'autre à deux siècles de distance, en admettant que ce fût par la même race (les Rajpoutes), elles

devraient porter l'empreinte d'un génie commun. Or, tandis que l'une, sculptée du pied au faite, s'attarde en balcons emphatiques, en dieux enlacés, fleurit, pullule, merveille de grâce chevaleresque et nonchalante, le *minar* musulman surgit d'un àpre et fervent essor, tendu, volontaire et passionné. Ses cinq balcons ne rompent pas ses lignes si pures de pierre blonde et rose qui fuse vers le ciel bleu, mais chacun, au contraire, semble l'étape d'un nouvel essor. L'ornement, irréprochable et parfait, puisque destiné à Dieu, est sobre, car le croyant a hâte et l'univers entier ne confesse pas encore la grandeur de l'Unique. En un mot, l'inspiration du Kutab paraît purement musulmane, et il y a non-sens ou raffinement d'esthète un peu las à supposer que ce mâle piédestal fût destiné seulement à porter dans le ciel des langueurs de princesse opprimée par l'été.

Le *minar* doit son admirable légèreté aux cannelures convexes demi-circulaires et à angles droits, qui le moulent alternativement jusqu'au sommet du troisième étage. A partir de là, la tour s'effile en un cylindre de marbre blanc, coupé par un avant-dernier balcon. L'ordonnance et le contraste des creux et des reliefs, les jeux de la lumière et de l'ombre aigu-



LE KUTAB-MINAR, VIEUX DELHI

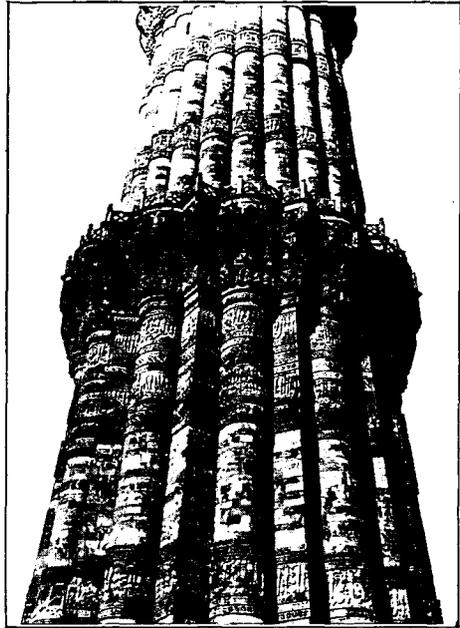
sant l'arête, glissant sur la surface ronde, comblant les vides; tout y donne l'impression d'une réussite d'art incomparable. Les encorbellements qui supportent les balcons s'évident en alvéoles, se découpent en machicoulis et en délicates arcades dont la richesse et le goût rappellent l'Alhambra selon quelques archéologues, tandis que d'autres y veulent reconnaître un travail purement hindou. Il n'y a pas de doute que ce ne soit le même motif qu'on retrouve dans les mosquées du Caire, plus raffiné, ayant échangé son caractère sculptural pour celui d'une polygonie mystique, raccordant avec des parois quadrangulaires la base des coupoles arabes. A l'intérieur de la mosquée du sultan Hassan, entre autres, pendent des charpentes également disposées en alvéoles, où nichent des pigeons. Ce sont ici des perruches vertes, abeilles de ces ruches féeriques, qui tournoient alentour, sur un fond de pierre rose et de ciel blanc. Entre les balcons, des bandes d'inscriptions héroïques et religieuses ceignent la tour comme les frettes d'un canon. Les hauts caractères koufiques semblent tracer leurs formules en lames de yatagan, et dans ce qu'ils proclament on reconnaît le langage que ces pierres-là devaient tenir. Les surates sacrés du Koran alternent avec la grandiloquence des paroles commémoratives. Le vainqueur s'y nomme « Allié de l'Amir-ul-Momenin » (le calife de Bagdad). Elles rappellent la Kaaba, la mosquée d'El-Aksa à Jérusalem (qui profane le lieu même où fut le Temple de Salomon), et on comprend tout à coup cette prodigieuse unité où s'est trempée la force de l'Islam. Puis, à mesure qu'elles planent plus loin de la terre, les inscriptions s'exaltent, les voix sonnent plus menaçantes dans l'air plus pur, l'orgueil s'enivre à mesure que l'horizon recule : « Salut!... ombre de Dieu!... le pied sur le cou des peuples... Firmament de la Foi des Purs! »

Ce qu'on ne décrira jamais, c'est la grâce, l'aisance, l'ingéniosité hardie dont se nouent, aux flancs côtelés de l'édifice, les rubans de caractères arabes, chacun entre deux bandes plus étroites de motifs ornementaux formant listel, les moulures à la base des balcons, les machicoulis qui en supportent les plateformes, mariés l'un à l'autre par l'arceau trilobé d'une niche inclinée, tapissée d'un relief en treillis, machicoulis que surmonte une seconde ligne d'arceaux et de niches pareils, mais regardant horizontalement cette fois. Les difficultés provenant des saillies alternativement arrondies et anguleuses, qui épousent les sculptures des encorbellements, se trouvent résolues avec le plus rare bonheur, sans nuire au caractère jaillissant et convergent des cannelures, les demi-cylindriques

expressives de force et de certitude, les arêtes aiguës des autres, découpées sur une bande mince et dure d'ombre portée, qui semblent signifier l'ardente volonté d'un implacable désir.

Le minar est décapité. Un tremblement de terre a renversé la coupole ajoutée par Feroz Shah Tughlak en 1368. Un certain major Smith entreprit, vers 1829, de la remplacer. Son œuvre, heureusement, ne fut pas jugée digne de la place qu'elle ambitionnait. On peut la voir édiflée sur un tertre, au pied de l'édifice. Elle est aussi un monument à sa manière. Les balustrades ajoutées par le major aux différents étages n'ont pas été remplacées, ni rétablies les inscriptions défigurées par son zèle restaurateur. Il comptait couronner l'édifice par un mât « en bois de frêne » portant le drapeau national.

On découvre du sommet une vue extraordinaire. Sur soixante milles carrés, le sol disparaît à peu près sous les ruines. Qu'est-ce que la désolation de la Campagne romaine à côté de celle-ci ? Dans cette plaine, pareils au fleuve capricieux qui si souvent y changea de lit, des flux et des reflux d'humanité ont



FRAGMENT DU KUTAB-MINAR

roulé confusément. Treize cités — on peut en compter quinze — dorment là, les unes sous un fort en ruines, les autres sous des pierres informes, un pli de terrain friable, où l'herbe avare pointe parmi les tessons : Indraprastha, Dilli, Lalkot, Rai, Pithora, Kiloghéri, Siri, Tughlakabad, Firozabad, Khyzrabad, Mubarakahad, Sher Gahr, Shah Jehanabad, à l'ouest de laquelle s'étend le moderne Delhi ! C'est là que les fils des races lunaires livrèrent les batailles épiques du Mahabahrata, au temps de Ninive et de l'Exode. On maçonna dans les fondements de cette citadelle soixante-quinze mille crânes ennemis. A nos pieds, Tamerlan, pendant trois jours, fit égorger les vaincus, devant le drapeau noir qui repose encore à Samarkand,

sous le dôme de faïence bleue où dort le meurtrier de dix-sept millions d'hommes. Voici la tombe de son arrière petit-fils, l'empereur Humayoun, mort en cherchant au ciel une étoile heureuse; celle du vieux prophète Nizam-ud-dim, qui fonda la fraternité homicide des Étrangleurs, à côté de celle du poète Khusrau, le « perroquet d'Hindoustan », devant laquelle les *nautchnis* viennent encore aujourd'hui porter des fleurs et danser.

Il n'y a pas de lieu au monde d'où plus de passion humaine ait fumé vers le Néant. Certains jours, un vent de fournaise soulève un nuage rougeâtre à l'horizon. Poudre d'empires que vont trouer, dirait-on, les lances d'armées en marche. La Jumna miroite autour de ses bancs de sable, derrière la masse terrifiante de Tughlakabad. La forteresse de Delhi, au nord, épanouit en pavillons de marbre ses tours de grès rouge. Et, dressée d'un bond exultant vers le ciel d'acier, la tour de Kutab-ud-din, dans ses inscriptions orgueilleuses, monte au soleil.

La mosquée de Kutab-ul-Islam, qui l'enfermait jadis dans son enceinte, est l'aînée des mosquées musulmanes des Indes. Il y a même lieu de croire que le temple précéda le *minar* triomphal que, d'après ses inscriptions, on peut attribuer à Altamsh, le successeur de Kutab-ud-din. Il fallait un monument digne d'une telle conquête et d'une telle gratitude, où dédier à la puissance d'Allah l'empire de l'Inde infidèle. Cet empire n'était encore qu'une promesse, mais le vainqueur en acheta la certitude à Dieu par d'inouïes magnificences. L'avenir ne démentit pas de si hauts espoirs. Un siècle après, Ala-ud-din conquérait le Deccan, et son lieutenant Kafur soumettait la Carnatic, élevait enfin une mosquée sur la côte méridionale, en face de Ceylan, *ubi defuit orbis*, comme les légions romaines gravant l'emblème de la Louve sur les basaltes de Thulé, au seuil des Orcades brumeuses. A son retour, l'empereur, comme pour accomplir le vœu de Kutab-ud-din, enfermait l'édifice, déjà considérablement augmenté par Altamsh, d'un portique plus vaste, commençait un second *minar* sur une échelle double de celle du Kutab, mais dont le tronçon gigantesque, à peine sorti de terre, ne fut jamais achevé.

C'est cet ensemble que nous représentent les descriptions émerveillées du voyageur arabe Ibn Batuta. Le temps, les destructions n'en ont laissé que d'admirables débris. Ils s'élèvent autour du célèbre Pilier de Fer, où le vainqueur sembla voir et consacrer un jalon mystérieux de conquêtes futures. Sans doute, cette colonne de métal massif, de sept mètres de hauteur, revêtue de caractères

inconnus, était déjà bien auparavant une énigme vénérable. Des légendes la protégeaient qui, malgré leur caractère hétérodoxe, devaient impressionner un homme d'Orient. On rapportait que le pilier sacré perçait la tête de Saher-Nag, le roi serpent, dont les convulsions, si on le délivrait, ébranleraient la terre. Les Nagas, divinités moitié hommes et moitié serpents, appartiennent aux plus antiques traditions aborigènes : j'ai vu qu'on leur rend hommage encore au bord des sources du Kashmir, leurs dernières retraites. Ainsi le culte des nymphes ne disparut qu'au moyen âge des pays chrétiens. Le musulman dut redouter quelque *djinn* formidable, respecta le Pilier de Fer, en fit le centre du parvis de sa mosquée, tandis qu'alentour vingt-sept temples idolâtres s'écroulaient, afin de fournir leurs colonnes au *livân* du nouveau sanctuaire.

On a déchiffré les inscriptions du pilier ; elles n'ont fait qu'en reculer le mystère. Les paroles obscures ont déroulé des noms de rois fabuleux. Mais c'est toujours le même lyrisme confiant en la mémoire des hommes et l'éternité vigilante. Quel est donc ce prince « qui a nagé à travers les sept bouches de l'Indus, vaincu les Balhikas en bataille, les brises de sa prouesse portant toujours l'encens sur la face des mers du Sud ? » On ne sait. L'érudition balbutie des syllabes barbares. Le reste a péri.

La mosquée primitive s'éleva selon le plan majestueux et simple des premiers édifices musulmans de ce genre : une cour rectangulaire, fermée par des galeries à colonnes ; une fontaine au milieu, en mémoire du puits sacré de la Kaaba, où s'étancha la soif d'Ismaël ; au centre du mur oriental, vers la Mecque, le *mihrab*, la niche vide, éloquemment vide, merveilleusement expressive de mystère et d'abstraction, vers laquelle se tourne le fidèle, et qui fait de chaque mosquée, selon les mots si justes de M. Al. Gayet, « à quelque distance qu'elle en soit, le vestibule d'un temple unique ».

De même qu'à Jérusalem les musulmans prirent pour le Koubbat-el-Sakkra — le Dôme du Rocher — des colonnes de temple antique, ils firent à Delhi et Ajmere porter le toit aujourd'hui absent de leurs *livâns* par des piliers sculptés hindous, bouddhistes ou jaïns. On en compte douze cents. Quelques-uns sont restés debout, offrant toute la richesse tribulaire de leur décor où, dans des endroits peu exposés, quelques formes animales et humaines ont échappé au marteau fanatique. J'y ai remarqué, entre autres, sur un pilier à segments cannelés et sculptés, des motifs de sirènes d'un caractère grec très prononcé, rappelant la facture de ces bas-

reliefs de Yusufzai aux musées de Lahore et de Calcutta, où revécut, sur le sol même de l'Inde, la légende du Bouddha sous un ciseau presque athénien.

Mais la gloire de la mosquée, c'est le magnifique alignement d'arcades qui lui formaient une sorte de jubé colossal. Une arche centrale, de seize mètres de haut, flanquée de part et d'autre de deux plus petites, dressa d'abord son ogive fière en face du *mihrab*. Altamsh répéta de nouveau le motif à gauche et à droite, construisant de la sorte un écran percé de trois fois cinq ouvertures, et dont l'effet, purement ostentatoire, puisque l'écran ne portait rien et dominait considérablement le toit des *livâns*, dut représenter, enjambant les parvis et les cloîtres, la masse extraordinaire d'un arc de triomphe à quinze baies.

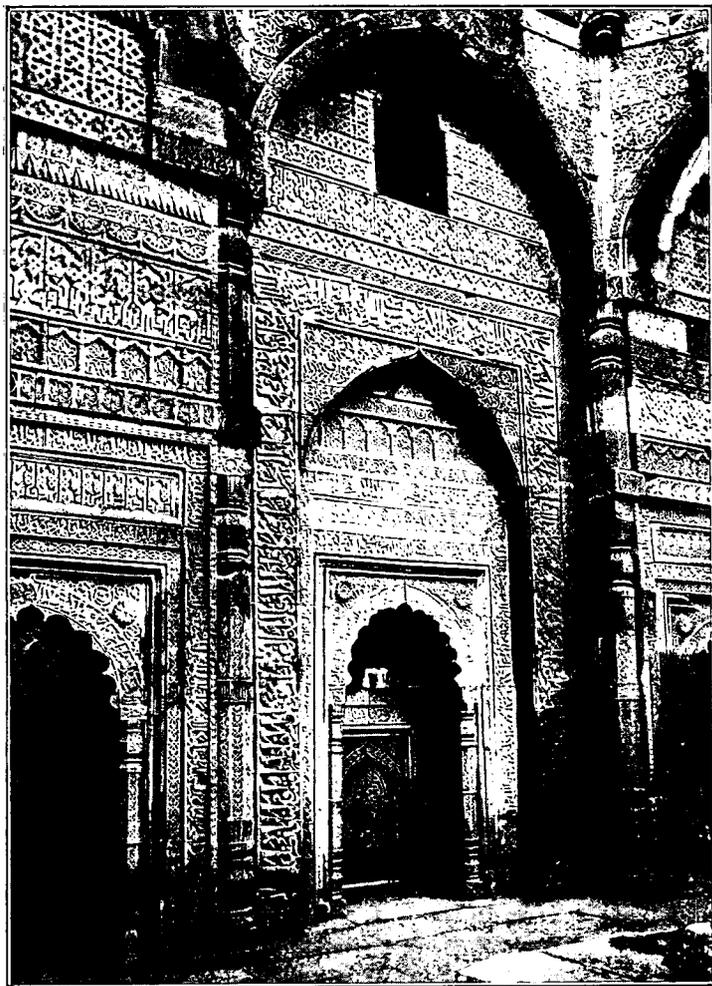
La partie centrale seule subsiste encore. Un réseau de sculptures délicates couvre la façade, serpente derrière les caractères arabes dans la grâce luxuriante et ordonnée à la fois de sa fantaisie florale. Nous retrouvons le même principe décoratif, « le problème réalisé », dit M. Gayet, de rendre le lointain sans arrière-plan ni perspective », dans les frises des mosquées du Caire, poussé à une rare perfection, idéalisée par les rehauts de la couleur, en particulier dans cette merveilleuse frise de la mosquée du sultan Hassan, laquelle est à l'Islam ce qu'est le Parthénon à l'Hellénisme.

Une étude plus approfondie montrerait sans doute l'origine hindoue des motifs transparus derrière les textes sacrés. C'est déjà l'Inde immense, irréductible, se pressant aux barreaux historiés de sa formule nouvelle. L'art copte, plus grêle, après avoir fourni ses éléments ornementaux à l'art arabe en Égypte, se plut et se reposa dans la précision lumineuse des horizons, inspireurs naguère de pylônes et des terrasses de Memphis ou de Thèbes, de même que dans la sécheresse de l'air et le retour immuable des phénomènes ; il y atteignit sa conscience la plus haute ; mais nul dogme, nulle tradition ne pourra prévaloir contre l'Inde, ses dieux innombrables, formes enlacées qui se reproduisent, grouillent, extravaguent, Olympe-juñgle, vie frénétique, impatiente, débordant de toutes parts, horrible, admirable, toujours démesurée, l'Inde qui, à la place de sables fécondés ou de fanges nourricières, jette dans l'océan ses deltas pourrissants et prodigues, trop fluides, trop fiévreux, pleins de rugissements, de sèves et d'énergies indomptées.

Ce qui est hindou indubitablement dans la mosquée de Kutab-ul-Islam, c'est la structuré des arches en pointe, jusqu'alors incon-

nues des peuples soumis, et qui sont formées d'assises horizontales surplombantes et sans clef de voûte.

Il reste des additions d'Altamsh et d'Ala-ud-din le tombeau du premier (1235) et une porte élevée par le second (1310). L'un et



TOMBEAU D'ALTAMSH, VIEUX DELHI

l'autre en pierre rouge, couverte de rinceaux et d'entrelacs, ils marquent deux étapes intéressantes dans la formation de ce style pathan qui mériterait un historien compétent. Le sarcophage de marbre usé qui recouvre Altamsh obstrue presque un *mihrab* sculpté. Un dôme, au-dessus du tout, a dû s'effondrer. L'ensemble, malgré ses dimensions restreintes, a de la magnificence et de l'austé-

rité, comme tant de sépultures musulmanes. C'est, en outre, le plus ancien monument funéraire de l'Inde. Le pavillon carré d'Ala-uddin, le second Alexandre, comme le proclament les inscriptions, ouvre deux nobles portes voûtées en fer à cheval. On y sent une incontestable volonté, mais plus recueillie, sans la fougue des premiers succès. Cette tendance ira croissant, une sorte de jansénisme envahit l'architecture. L'Islam commença par la ferveur qui dressa vers nos cieux d'Occident les flèches gothiques, après la longue

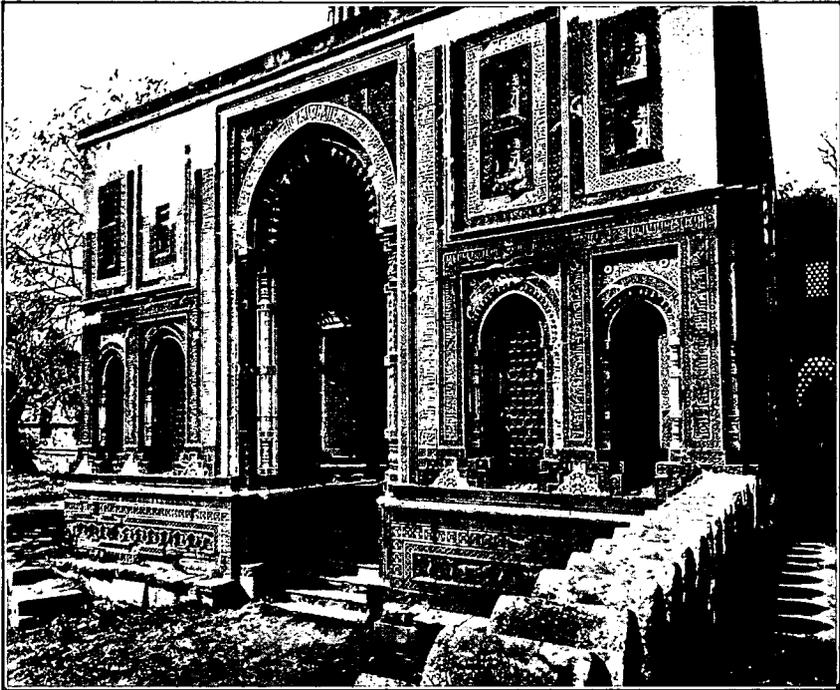


PORTE D'ALA-UD-DIN, VIEUX DELHI

période où l'art chrétien, sorti en rampant des catacombes, ne se redressait pas encore sous les lourdes voûtes romanes, ployé par l'épouvante de Dieu. Culte d'esclaves et culte d'asservisseurs : on perçoit la différence. On dirait au contraire que, pour l'Islam, au lendemain des enthousiasmes du début, les difficultés de la conquête, les dissensions au dedans, les menaces au dehors, les trahisons partout, se reflètent sur les monuments religieux. On n'y sent plus l'action de grâces envolée ; ces dômes sans élan semblent, sur la mosquée ou sur la tombe, abriter une méditation farouche, de criminels colloques de créature à créateur. Le remords en est absent, car le despote ne doute pas de son droit ni de la sanction qu'il

réclame, une incomparable et sombre grandeur pare encore ces ruines. Mais l'atmosphère de luttes, de méfiances et de crimes où elles s'élevèrent les a marquées à jamais. Il faut lire, pour s'en rendre compte, les annales sanglantes de ce moyen âge plus noir que le nôtre.

Cette progression dans la sévérité architecturale paraît constante jusqu'au moment où la domination des empereurs mogols, assise et triomphante, retrouva quelque chose de l'inspiration primitive. Non



MOSQUÉE DE KILA-KONA, VIEUX DELHI

que cette progression soit restée continue. La dynastie de Tughlak arrive, ténèbre en cette ombre, et c'est comme un intermède de Cyclopes. Après elle, l'ouragan de l'invasion de Timour balaie tout et ne laisse, pendant cinquante ans, subsister que des fantômes, les Sayids, les Lodis, souverains sans royaumes et qui n'ont pas toujours eu le loisir de se bâtir un tombeau. Humayoun même, le père du grand Akbar, fuit devant le chef afghan Shiere-Shah. C'est à celui-ci que nous devons le monument le plus accompli de ce style pathan qui, à partir de cette date (1541), — semble avoir préféré disparaître que d'évoluer, cédant le pas aux influences de la Perse et de l'Hindoustan.

Cet édifice, connu sous le nom de mosquée de Kila-Kona, s'élève parmi les ruines du vieux fort d'Indrapat, sur la place de la ville de Mahabahrata. L'enceinte ruinée montre tous les signes d'une antiquité vénérable. Une des portes est encore murée, en souvenir d'un prince d'autrefois, qui avait juré de ne rentrer dans sa capitale que vainqueur et qui tomba sur le champ de bataille. On parvient à travers d'abjectes mesures jusqu'à la mosquée. Elle est voûtée, close, non plus à ciel ouvert, avec cinq arches de façade. Les sculptures de sa pierre rouge, les incrustations géométriques de marbre et d'ardoise y composent une ornementation sobre, sans éclat de couleur, œuvre d'un génie réfléchi, en pleine possession de lui-même. Pas de minarets ; au contraire, des pendentifs à la voûte. Des textes d'une calligraphie admirablement modelée couvrent le *mihrab* de marbre blanc. Tel est ce monument, si mal connu, et où l'archéologue Fergusson salue, comme il est dit plus haut, un des styles d'architecture complets du monde.

On ne saurait faire rentrer cependant tous les monuments des trois siècles d'hégémonie musulmane qui précédèrent les empereurs mogols sous la dénomination encore vague de style pathan. Sur les données générales et traditionnelles de l'Islam, chaque envahisseur appliquait l'empreinte de sa personnalité, et si jamais religion fut individualiste, c'est celle de Mahomet. Une revue systématique des innombrables ruines éparses dans la plaine de Delhi donnerait lieu à des classements nouveaux. Sans compter les autres monuments musulmans de l'Inde inépuisable, ceux d'Ahmedabad, par exemple, ou de Bijapour, sont d'un style spécial et défini.

Nous citions tout à l'heure la maison des Tughlak. Son ancienne citadelle, au sud-ouest du Kutab, git hors de la route du visiteur.

La plupart des voyageurs l'ignorent. Il n'y a cependant peut-être aucune autre ruine du monde qui puisse donner de sensation plus puissante. Voici, en quelques mots, son histoire.

En 1320, Ghyas-ud-din-Tughlak, un esclave turcoman devenu gouverneur de Punjab, renverse le renégat hindou qui avait succédé au trône d'Ala-ud-din. En deux ans, dit-on, il fait élever le fort de Tughlukabad, véritable cité, inspirée des camps retranchés où, dans le steppe originel, ses ancêtres nomades avaient coutume d'abriter leurs troupeaux et leurs femmes, et que reproduirent, plus tard, les empereurs mogols dans les forts d'Agra et de Delhi.

Au retour d'une expédition dans le Bengale, son fils Muhammad Tughlak, lui offre une revue et, au passage des éléphants, l

tribune du vieux roi, ingénieusement machinée, l'ensevelit sous ses madriers. Le parricide, une fois sur le trône, réalisa un des types de tyran les plus achevés de l'histoire. Cultivé, artiste, religieux et tempérant, il ne donne pas l'impression d'une brute, d'un Commode, mais d'un Néron plus mâle. Ibn-Batouta raconte son goût de faire des présents et de répandre le sang. Sa cruauté paraît moins un jeu qu'un art. D'ailleurs, son caprice césarien ne connaît pas de mesure. Il ordonne, sous peine de mort, à tout le peuple de Delhi d'émigrer à Dlogiri, à huit cents milles de là. Des milliers d'hommes périssent de famine et l'entreprise n'aboutit pas. Il envoie une armée de cent mille soldats contre la Chine, cent mille hommes dont aucun ne repasse les gorges de l'Himalaya. L'impôt foncier est décuplé, tel général rebelle écorché vif ou foulé aux pieds d'éléphants. Les villageois prennent la jungle, deviennent brigands. Pendant ce temps, le monarque fait des battues d'hommes, par pur diléttantisme, avec des armées entières pour rabatteurs, égorge des populations de grandes cités, restaurant les plaisirs dégénérés du sport en leur forme première et logique. On rapporte qu'à la mort de celui qu'on appelle encore le Sultan de Sang, son successeur, Firoz-Shah, acheta des reconnaissances de pardon, dûment paraphées, à tous ceux qui avaient perdu le nez ou un membre par décret du feu roi. Elles emplirent un grand coffre qu'on plaça au chevet de sa tombe.

ROBERT D'HUMIÈRES

(La suite prochainement)